

## LU

**La culture au travail****Jean-Michel LETERRIER****Éd Messidor, 1991**

Jean-Michel LETERRIER est responsable du service de politique et d'action culturelles de la CGT. Il publie chez Messidor une réflexion sur la politique culturelle à l'entreprise : **la culture au travail**.

La première partie de son livre raconte le siècle qui a précédé la création des comités d'entreprise : comment, par la mise en place de leurs "bonnes œuvres", les employeurs se présentent comme les secouristes de leurs propres agressions. *"En prenant en main lui-même l'adoucissement et la correction des ravages provoqués par le travail, le patronat (...) fait passer sous son contrôle la sphère du temps de non-travail et intensifie ainsi sa domination sur le plan idéologique"*. Ainsi passe-t-on du paternalisme du siècle précédent à l'actuelle culture d'entreprise, plutôt que de remettre en cause un système de production et une organisation du travail qui avilissent et broient l'individu...

Alors que l'entreprise s'efforce ainsi de régenter sport, culture, éducation, secours mutuel, la classe ouvrière tente, de son côté de s'organiser. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, *"l'aspiration ouvrière à la culture est forte. En témoignent ces porcelainiers de Limoges qui payaient un "lecteur" pour leur lire durant le travail les ouvrages de leur choix"*. Mais il faut attendre 1946 et la loi impulsée par Ambroise CROIZAT pour que naissent les Comités d'Entreprise et que les travailleurs aient le moyen de ne plus déléguer la gestion de leurs propres affaires économiques, sociales et culturelles. Très vite, l'effort principal va porter sur la lecture et les bibliothèques. L'élargissement du fonds et la recherche d'une spécificité liée à l'activité professionnelle et à l'histoire du mouvement ouvrier représentent la réforme la plus importante introduite par la gestion ouvrière de la bibliothèque. Jean-Michel LETERRIER dresse un bilan passionnant de cette période qui montre combien les questions d'aujourd'hui sont dans la continuité de ces luttes qui ont souvent anticipé avec audace les réflexions actuelles. Apprécions au passage cette citation de PROUST extraite du Temps retrouvé et placée en exergue du chapitre consacré au bilan de ces réalisations : *"L'idée d'un art populaire comme d'un art patriotique, si même elle n'avait pas été dangereuse, me semblait ridicule. S'il s'agissait de la rendre accessible au peuple, en sacrifiant le raffinement de la forme "bon pour les oisifs", j'avais assez fréquenté de gens du monde pour savoir que ce sont eux les véritables illettrés et non les ouvriers électriciens. À cet égard, un art populaire par la forme eût été destiné plutôt aux membres du Jockey qu'à ceux de la Confédération Générale du Travail, quant au sujet, les romans populaires ennuièrent autant les gens du peuple que, les enfants, ces livres qui sont écrits pour eux"*. ...Chauffe, Marcel !

Après avoir brillamment dressé cette fresque qui s'étale sur plus d'une centaine d'années, J.-M. LETERRIER pose des jalons pour une amorce d'évaluation. *"Comment nier, écrit-il, que les débats antérieurs à la naissance des comités d'entreprise ont pesé et infléchi le contenu des politiques et des actions culturelles des CE ? (...) Lorsque les "bonnes œuvres" patronales deviennent en 1945 "les activités sociales et culturelles" du comité d'entreprise, elles ne se débarrassent pas, ipso facto, de l'esprit caritatif et condescendant qu'un siècle de paternalisme leur a inculqué"*. Ne devrions-nous pas appliquer cette analyse aux actions régulièrement entreprises par l'école et la culture, à ces pastorales aussi innombrables qu'inutiles marquées du sceau d'un "paternalisme teinté de commisération et de compassion" ?

*"Les écrits et discours traitant de la politique culturelle des comités d'entreprise, poursuit-il, mettent en évidence l'utilisation prégnante du mot "accès" (accès au patrimoine ; accès au savoir et à la connaissance...) qui évoque les chemins escarpés, l'ascension lente et difficile, le parcours encombré d'obstacles et le gain enfin mérité, au prix d'efforts répétés. La culture, par conséquent se mériterait, il faudrait payer de sa personne. (... )*

*C'est parce que ce terme sous-entend parcours initiatique, ardu et laborieux que la bataille ouvrière pour le droit de tous à toute la culture s'apparente souvent à une véritable "quête du Graal". (... ) Cette idée de la culture au contenu sacrificiel et initiatique, savamment entretenue par les classes dirigeantes, a permis de*

*masquer les enjeux essentiels concernant le rapport à la culture. Ce travestissement du sens de la culture (...) pose notamment la question de l'objet et du lieu de la véritable déposssession en matière de politique culturelle."*

C'est à cette question que se consacre la seconde moitié du livre qui développe alors tous les sens que contient son heureux titre: la culture au travail.

En déqualifiant le travail au lieu de qualifier les salariés, en plaçant progressivement les activités culturelles dans la sphère du temps de non-travail, la classe dominante choisit d'intervenir directement dans l'évolution de la notion de culture. C'est parce que le patronat est "humaniste", et aujourd'hui, avec lui, les classes moyennes et les intellectuels de gauche, qu'il assiste et aide les travailleurs à "accéder" au patrimoine artistique et culturel. Comment faire partager au peuple ce patrimoine de savoirs et de culture dont nous avons, nous, hérité presque à la naissance ? Et puisque tous les efforts de la classe ouvrière ont convergé vers "l'accès" au patrimoine, les classes dirigeantes se sont employées à faire de la distance à celui-ci le mètre étalon du degré de culture. C'est la plus ou moins grande parcelle d'appropriation de ce "patrimoine" qui situera le taux de culture d'une personne.

Situer les enjeux culturels en termes quantitatifs, c'est se détourner du sens premier qui est le rapport qualitatif à la culture. C'est dans ce cadre que s'inscrit la tentative de présenter le travail comme étant naturellement aliénant, ce qui conduit à décrire le temps de loisir, c'est-à-dire le temps de non-travail, comme étant le seul moment pour se cultiver ; mais alors une culture de détente, une culture pour se reposer. À travail aliéné, loisir aliénant... Citant ARTAUD qui entend protester "*contre l'idée séparée que l'on se fait de la culture comme s'il y avait la culture d'un côté et la vie de l'autre ; et comme si la vraie culture n'était pas un moyen de comprendre et d'exercer la vie.*" J.-M. LETERRIER rappelle que "*la CGT a progressivement revendiqué une conception "globale" de la culture qui englobe à la fois l'activité professionnelle, les activités physiques et sportives, la pratique syndicale, politique et civique. La culture n'est pas un patrimoine mais une énergie à mettre au service de la transformation de soi et du monde. Ce n'est donc pas telle ou telle activité qui, par essence, serait culturelle mais bien plutôt sa charge transformatrice, sa capacité de produire du neuf, de l'inédit*". Pour être vivante en chacun de nous, la culture n'est pas à partager mais à changer...

On voit combien cette analyse rencontre les recherches de l'AFL : autre lecture, nouveaux écrits... À ce stade, il reste encore 80 pages. Ne les manquez pas !

Jean Foucambert